

(MISSION CHARI — LAC TCHAD 1902-1904)

DU CONGO



AU LAC TCHAD

LA BROUSSE TELLE QU'ELLE EST. — LES GENS TELS QU'ILS SONT

CARNET DE ROUTE

Du Docteur J. DECORSE

MEMBRE CORRESPONDANT DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

PARIS

ASSELIN ET HOUZEAU, ÉDITEURS

Place de l'École-de-Médecine

1906

propre. Mais les hyènes m'ont éventé. D'ailleurs les indigènes m'ont dit de ne pas m'entêter. Il faudrait, prétendent-ils, aller à l'affût tout nu, et encore ne serais-je pas sûr de ne pas être senti par ces sales bêtes, dont l'odorat est d'une finesse exquise.

Je crois bien que c'est la dernière fois que je me laisse tenter par ces plaisirs de la chasse nocturne : on n'y attrape que des accès de fièvre.

Les Rabistes avaient composé des chansons pour leurs tam-tam les soirs de victoires. Ils les chantent encore. Ce malheureux Gaourang en fait tous les frais :

« Gaourang est une femelle ; j'aime mieux suivre les Chrétiens.

« Gaourang a encore des savates ; mais c'est grâce à Gentil, tout le monde le sait bien.

« Aïaï Seigneur, les charognards vont manger Gaourang ! »

Ils en ont quelques-unes d'assez mâles :

« Les Nazaréens au sang bleu descendent la rivière : ils ont des sabres ; mais nous aussi ; et, par la grâce de Dieu, nous serons les plus forts. »

D'autres donnent une idée de leurs procédés persuasifs :

« Allons, seigneurs, venez avec nous ; si vous ne voulez pas, vous viendrez quand même la chaîne au cou. »

Mais il en est quelques-unes qu'on chante aussi aujourd'hui, après la défaite :

« Merci, Tiandi (1) ; merci, capitaine, et merci, commandant ; vous avez déporté Sanga à Gribinghi : mon cœur est délivré de la crainte. »

Pour varier les plaisirs, je suis allé faire une tournée dans l'ouest, chez les Sara. Au départ, nous avons pris

(1) Corruption de Gentil.

la route du Bahr el-Azreg, et nous sommes passés par Balimba. Rien de neuf.

A partir de là, nous avons suivi la rive gauche de la rivière, au travers d'une succession de villages peuplés, à peine isolés les uns des autres par des bandes de brousse épaisse. La route est de ce fait assez animée, et pas trop ennuyeuse, quoi que l'aspect de ces plaines boisées soit toujours sombre et quelque peu monotone.

De tous les villages traversés, un seul, Tando, a un cachet un peu spécial. Il est au plus épais de la brousse, dans une région où l'abondance du gibier a pour corollaire l'abondance du fauve. Aussi, les Sara de Tando ont-ils entouré le village d'une zériba en pieux, haute de 2 mètres au moins, où ne sont ménagées que deux portes étroites. Les cultures sont à l'extérieur. Quant aux cases, elles sont, comme ailleurs, petites, rondes, avec leur toiture en cloche et leur muraille en secco.

Après Tando, le terrain se découvre à mesure qu'on approche du confluent du Bahr el-Azreg. Petit à petit, les marais deviennent plus nombreux. De ce moment, ils sont à sec, et dans presque tous on trouve les levées en terre que font les indigènes pour venir pêcher le poisson qui monte avec la crue.

Ces fonds de mare, où l'herbe est verte, sont fréquentés par des bandes d'antilopes, depuis les grands *Hippotragus*, les *Damaliscus barbatus* et les *Kobus* aux cornes immenses, jusqu'aux Kob de Buffon, aux Léchés et aux tout petits céphalophes. On n'a que l'embarras du choix.

Un peu en amont, au confluent du Bahr el-Azreg, nous obliquons sur Manékaga, où nous retrouvons des vieilles connaissances qui nous font, comme d'habitude, un excellent accueil.

Une fois reposés, nous avons poussé jusqu'au Bahr Sara; il n'est plus en cet endroit séparé du Bahr el-Azreg que par quelques kilomètres d'une plaine alluvionnaire toute criblée de mares et de bancs sablonneux.

Lorsque les eaux sont hautes, toute cette région doit être presque totalement submergée; les inondations des deux rivières se confondent.

Sur les bords du Bahr Sara, nous avons trouvé un village de Horo, appelé Horodjara, installé sur les bancs de sable à sec, au gué qui permet de passer le fleuve. En cet endroit, le Bahr Sara est très large, et je serais tenté de croire qu'il est bien réellement plus grand que le Chari. Son gué est même assez profond à l'endroit du chenal pour obliger un cheval à nager. De l'autre côté, c'est encore une plaine humide, toute coupée de rides, où le fleuve s'épand. Les phacochères y pullulent. La marche est assez pénible dans ces hautes herbes, pour que le sentier coupe en droite ligne afin d'aller rejoindre les terrains boisés. Un village a dû jadis s'élever à cette place, à en juger par les débris de poteries que nous trouvons à chaque pas.

Dans cette immense plaine d'épandage, le Bahr Sara peut s'étaler à l'aise, et la terre, fertilisée par lui, y conserve pendant les grosses chaleurs une verdure relativement fraîche.

Nous relevons des traces d'animaux de toutes sortes: éléphants, rhinocéros, hippopotames, girafes, buffles et antilopes. Des quantités de termitières sont plus ou moins démolies par les griffes des oryctéropes. La tsé-tsé y foisonne; même en marche, on en est sans cesse harcelé.

Au bout de quelque temps, on arrive à une série de cuvettes allongées dont quelques-unes ressemblent à un lit de rivière à sec. C'est le Bâbo, le même Bâbo qui

passé à Daï. D'ailleurs, ce n'est pas une rivière ; j'en ai fait la preuve en le suivant pendant 5 ou 6 kilomètres : ce sont des mares qui se succèdent au fond de plis de terrain. Elles sont nettement limitées, circonscrites, et beaucoup d'entre elles sont manifestement alimentées par le Bahr Sara. Elles forment tout au plus une dérivation de la rivière, un bras fragmenté. Si, pendant les hautes eaux, ces mares communiquent et permettent aux pirogues de passer de l'une à l'autre, je n'en persiste pas moins à refuser de croire que ce Bâbo soit ici un cours d'eau.

A l'endroit où le sentier quitte cette dépression pour rentrer sous bois, nous laissons à droite une grande flaque dans laquelle s'est abrité un beau troupeau d'hippopotames. Et la piste recommence à serpenter sous les broussailles qui piquent et qui écorchent. Le terrain, comme aux bords du Chari, est largement vallonné, avec des marais dans les creux. Puis on monte une pente légère et régulière qui nous amène le soir en haut du plateau où Moudji est perché.

Moudji est le village du Ngamisi. Ses habitants sont Sara ; mais un coin du village est réservé à des Tounia émigrés qui vivent à part.

Moudji a très bon aspect : c'est un village riche. Des cultures très prospères s'étendent alentour. Mais il n'y a rien qui nous change des villages Sara habituels : les cases sont identiques, et on ne peut guère noter que le grand nombre d'entre elles, qui n'ont pas d'enceinte extérieure, ni en secco, ni en broussaille.

Comme l'eau est rare à Moudji, et que les puits sont difficiles à creuser dans le sable, en raison de la profondeur de la nappe, il y a une multitude d'aires battues pour recueillir la pluie.

grande majorité qui sont encore très nettement prognathes. Djé me dit que cette tribu fait partie des Sara Dendjé. A l'entendre, eux seuls sont des Sara ; il n'en connaît pas d'autres que ceux de la région : Sara Dendjé, Sara Ngaké, Sara Ngoudjou, Sara Ngindja. Je lui parle de ceux du Logone et du Chari ; mais c'est parfaitement inutile. Eux seuls sont des Sara ; s'il y en a d'autres, ce sont des menteurs. Et il dit fort bien Sara, et non Zara, comme je les ai entendus désignés par quelques Européens que cette confusion dérouta. Le fait est qu'on y perd son latin. Évidemment, les gens d'ici ne ressemblent en rien à ceux de Balimba, par exemple. L'identité du nom ne serait-elle qu'une simple coïncidence ? Il y a trop peu de distance pour que cette hypothèse soit vraisemblable. Ce que je démêle de plus positif jusqu'ici, c'est que le dialecte Dendjé est presque identique à celui des Ndokoa du Bangoran et du Gri-binghi, et les mensurations que je recueille me paraissent singulièrement fortifier cette analogie.

Mais, c'est égal, l'ethnographie de toutes ces peuplades est embrouillée comme un écheveau de fil. Je doute même qu'on arrive jamais à en connaître le dernier mot.

Faute de mieux, je veux essayer de voir le plus possible, pour multiplier les éléments d'appréciation. Je vais aller à Dendjéboa, qui n'est pas très loin.

La route est bonne, le pays moins couvert, mais il fait terriblement chaud. Les Kaba de Simmé me suivent toujours ; j'ai fini par savoir que c'était dans l'espoir de me faire chasser pour avoir de la viande.

Nous atteignons bientôt un hameau de quelques cases : c'est Ouñabili, le premier groupe de Dendjéboa ; puis nous arrivons à l'Alimango, espèce de marigot à

sec, sur les rives duquel s'élève le village. L'agglomération est plus forte qu'à Koho, mais j'aurai de la peine à apprendre qu'une chose, car je ne sais pour quelle cause on a appelé Up bu, le chef surtout, et les notables. De toutes parts je suis assailli par des gens qui brailent à me casser la tête ; la confusion est invraisemblable. Je donne des bourrades de tous les côtés pour pouvoir déguerpir, en laissant aux boys le soin d'expliquer que je reviendrai quand le brouhaha sera calmé. Je vais faire un tour.

Le village ne diffère guère de Koho ; cependant nous sommes retournés vers l'ouest. Il faut noter que l'on trouve ici beaucoup moins de femmes à soundou, tandis qu'elles ont au contraire les lèvres percées à la mode Kaba. Comme chez les Kaba aussi, les portes sont à tabatière.

Quelques hommes ont un grand tablier de peau jeté sur la cuisse gauche, et qui leur couvre insuffisamment le côté face et son envers. Mais tous ces gaillards sont dans un tel état d'ébriété que je me demande si ce n'est pas un accident de leur toilette. De place en place, j'ai remarqué sur le sol de petites aires circulaires, battues et nettoyées, autour desquelles s'élève un petit bourrelet de terre ; il y en a d'un mètre de diamètre, d'autres plus grandes : ce sont les cuvettes pour recueillir l'eau de pluie.

De retour près de mes gens, je réussis à comprendre que personne ne veut m'accompagner vers Sô directement, de crainte de rencontrer des bandes Snoussistes.

Me voici donc obligé de passer à l'ouest par Kinda. Je demande trois porteurs : c'est un « sauve qui peut » général. Nous finissons par attraper trois hommes, qui, loin de se fâcher, se tordent de rire, une fois pris. Au moment de partir, tous les fuyards sont revenus, et, au

milieu de l'hilarité générale, blaguent les trois porteurs qui se sont laissé prendre. Ils ont vraiment un heureux caractère, et au fond ce sont de bons diables.

De Dendjéboa à Kinda, rien de remarquable, sauf un grand banc de roches ferrugineuses rougeâtres, de direction nord-sud, semblable à celui de la route de Simmé.

A Kinda, accueil plutôt très froid ; nous sommes revenus chez les Kaba forestiers. A peine descendu de cheval, je suis pris comme arbitre entre les deux chefs du village : l'un se prétend dépossédé par l'autre et réclame. Ces affaires-là ne me regardent pas, et je les renvoie, en leur disant d'aller porter le litige à Fort-Archambault. Voyant que leur petite histoire n'a pas produit l'effet qu'ils en attendaient, les deux loustics finissent par me confesser en souriant qu'ils s'entendent très bien ensemble, mais qu'ils espéraient de cette façon éviter de me fournir des vivres. Ce n'était déjà pas si bête. Bref les choses s'arrangent, et, comme la nuit est arrivée, je m'installe en prenant quelques précautions, par prudence. Je sens très bien que les gens restent défiants, malgré ce que leur disent les Kaba Simmé qui m'accompagnent.

Néanmoins, un tam-tam s'organise ; mais personne ne danse, sauf deux petits garçons, et un gaillard superbe qui vient faire un pas assez réussi. Il n'y a d'amusant qu'une vieille, à laquelle le tam-tam rappelle ses jeunes années. Je la vois se trémousser toute seule dans un coin, la pipe aux dents, agitant au-dessus de sa tête une calebasse comme un tambour de basque. Elle a l'air d'un squelette habillé de sa peau devenue trop large.

J'allais oublier de noter qu'ici presque tous les hommes sont vêtus, comme à Dendjéboa, d'un grand

tablier en peau d'antilope, jeté sur la hanche, et qui les couvre insuffisamment des deux côtés. C'est bien une mode, et non pas un accident.

Le départ, par extraordinaire, s'est très bien opéré : le chef ici a de l'autorité, mais je suis persuadé qu'il n'a pas pour les Blancs une sympathie excessive.

Au bout de vingt minutes de route, nous débouchons dans une plaine immense, dont l'herbe est encore verte.

Je ne me serais jamais douté qu'on puisse trouver rassemblé autant de gros gibier dans un même endroit. A notre vue, toutes ces bêtes se sauvent au galop, et je reste planté là, sans tirer, aussi surpris qu'un jeune chasseur qui voit s'envoler sa première compagnie de perdreaux. De petits céphalophes s'enfuient par couples ; un gros rhinocéros disparaît dans les herbes ; deux troupes de buffles s'éloignent au galop ; des girafes décampent en tendant le cou ; des hardes de kobs, de damaliscus, et des bubales s'en vont au petit trot, pour s'arrêter quelques mètres plus loin. Je tire sur les bubales, qui ne sont pas à plus de 100 mètres ; coup sur coup, j'en abats cinq. Aux coups de fusil, tout Kinda est arrivé ; c'est une véritable boucherie. Mais, une fois mes hommes servis, nous repartons, car l'étape est longue et la route mauvaise. On a, en effet, de la peine à marcher, tellement la terre est criblée d'empreintes profondes que les éléphants et les gros animaux ont laissées à la saison des pluies. A l'hivernage, cette plaine ne doit être qu'un immense marais ; des flaques d'eau y subsistent encore. En son milieu, elle est coupée par un fossé d'écoulement représenté par le lit du Bâ-Di, où nous sommes arrivés. Les berges ont jusqu'à 2 et 3 mètres, ce qui n'empêche pas la rivière de

déborder aux hautes eaux. La largeur n'excède pas 20 mètres. Sur le sable, dans le bas, coule un petit filet d'eau qui réunit les unes aux autres des flaques et des cuvettes plus ou moins profondes. L'eau coule vers l'ouest et s'en va au Chari; les gens du pays qui m'accompagnent sont tous d'accord. Son embouchure est portée sur certaines cartes avec le nom de Kô, ou rivière de Sô, car ce village s'élève sur ses rives.

Sur sa carte, Gentil l'a désigné sous le nom de Bahr Salamat; et il pourrait fort bien avoir raison. Les renseignements que j'obtiens sont en effet assez vagues. Des gens de Kinda prétendent que le Bâ-Di vient directement du lac Hiro; d'autres me disent, au contraire, que le Bahr Salamat continue le Bâ-di. Peut-être faut-il simplement se représenter alors le lac Hiro comme une vaste ampoule, servant de réservoir à un cours d'eau, dont nous trouvons ici le prolongement: aux hautes eaux, le Hiro s'emplit, et, à la saison sèche, son trop-plein retourne à la rivière (1).

En tout cas, rien, absolument rien, n'autorise ces hypothèses toutes gratuites, qui font communiquer le Bâ-Di avec le Bâ-Karé. Ce sont là des suppositions sans bases, dont on ne pourra tenir compte que le jour où les fleuves sauront gravir des pentes ou grimper à la corde lisse.

Le Bâ-Di passé, nous marchons encore quelque temps dans la plaine, qui se reboise petit à petit. C'est une succession de clairières plus ou moins vertes et de bouquets de brousse plus ou moins épais, dominés çà et là par quelques palmiers doum. De distance en distance, nous

(1) La reconnaissance complète du Bâ-Di a été opérée par notre camarade le lieutenant Gauckler, qui en a, le premier, suivi tout le cours en pirogue, et démontré la continuité du Bâ-Di et du Bahr Salamat jusqu'à la région de Djindi, où seul jusqu'ici il est allé.

et nous retrouvons des vestiges nombreux de leurs villages.

Le soir, nous nous sommes arrêtés sur les bords du Chari, en haut d'une berge à pic. De là, on découvre l'autre rive. C'est un marais à sec, plaine immense, à peu de chose près totalement nue. Très loin, une ligne de verdure marque le cours du Bahr el-Azreg; plus loin encore, une seconde ligne décèle le Bahr Sara; au dernier plan, une longue vague, régulière, teintée de couleurs poudreuses, profile sur un ciel de couchant sa silhouette indécise : ce sont les hauteurs du Moudji.

Avec Chevalier, nous avons bavardé très tard; il ventait frais, et le farniente semblait délicieux après cette journée torride. Un bruit étrange et persistant a pendant longtemps intrigué mon oreille; on aurait dit l'écho d'une discussion lointaine; c'était le chœur des grenouilles qui discutaient avec animation dans les roseaux de l'autre berge.

Au milieu de la nuit, le vent nous a amené la tornade. Il a fallu en hâte protéger les bagages les plus susceptibles. Les porteurs, stoïques sous ce déluge, se peletonnaient, accroupis, en serrant les épaules. Mais ce matin, il n'y paraît plus.

Au départ, nous marchons pendant quelque temps en terrain couvert; nous avons pu néanmoins apercevoir les confluent du Bahr el-Azreg et du Bahr Sara avec le Chari. Ils se confondent en quelque sorte, tellement est basse et plate la langue de terre qui les sépare. L'apport de ces deux tributaires a presque doublé le volume du fleuve, à en juger par la largeur de son cours.

En aval, pour éviter les détours de la berge ferme, nous avons recommencé à couper en ligne droite, de

banc de sable en banc de sable, sous un soleil implacable.

Nous nous sommes arrêtés sur un petit îlot, découpé dans l'embouchure d'une dérivation du Bâ-Di, presque complètement obstruée par un banc d'herbes.

Dans l'intérieur du pays, une colonne de fumée s'élève, indiquant, aux dires des indigènes, la région des villages Kaba-Bôa.

Dans l'îlot, le pied des broussailles est encroûté des carcasses siliceuses de spongiaires analogues à ceux qu'on trouve à Fort-Archambault.

J'ai pêché avec des épingles ; ça mord.

Quelque temps après le départ, nous avons fait un crochet pour aller voir un Kaga rocheux qui s'élevait à droite de notre route. Il fait partie du système qui s'étend jusqu'aux Niellin. Ce sont des gros blocs anguleux de grès à gros éléments, avec des strates horizontales de cailloux roulés. Par endroits, la roche est comme injectée de filons ferrugineux ; avec eux, les crevasses régulières produites par la chaleur et les actions physiques concourent à stimuler des stratifications redressées jusqu'à la verticale.

Dans des trous, je relève des fumées fraîches de damans et de cynocéphales. Au sommet, plusieurs pierres portent des traces d'usure : au temps peu éloigné où cette contrée était habitée, les gens venaient ici repasser leurs couteaux et leurs armes.

En regagnant notre route, j'ai remarqué des empreintes très nombreuses de panthères et de rhinocéros.

Cette grosse bête a des habitudes curieuses : elle aime à venir cacher ses excréments sous de petites broussailles, qu'elle fréquente de façon régulière, à en juger par les amas qu'on y trouve. Mais, par un de ces

illogismes si fréquents chez l'animal, pour mieux cacher ses fumées, elle laboure la place à grands coups de corne; elle ne réussit qu'à les étaler tout autour, sur plusieurs mètres carrés. Si vous ajoutez que ses fientes ont une odeur poivrée très pénétrante, vous comprendrez qu'il soit difficile de passer à côté sans les voir.

Le soir, nous sommes arrivés à un marigot que nos porteurs appellent Kério; à les croire, c'est l'embouchure principale du Bâ-Di aux hautes eaux. Elle a bien 150 mètres de large. Une berge très escarpée borde sa rive droite; de gros arbres dominant quelques bouquets épars de broussailles en parc. Le sol est tout tapissé d'herbe fine. En arrivant, les porteurs attrapent un petit hérisson à ventre blanc, pareil à celui qu'on trouve à Fort-Archambault et même en Algérie.

De la butte où nous campons, nous commençons à apercevoir les hauteurs des Niellim.

En partant ce matin, nous traversons assez difficilement le Chari pour cheminer sur l'autre berge. Cela ne change d'ailleurs rien à la monotonie de la route; nous faisons fuir des bandes de kobs et un troupeau de buffles; je ne l'avais pas vu en train de pâturer derrière une dune, lorsque j'ai tiré les antilopes.

A partir de cet endroit, pendant 3 ou 4 kilomètres, le Chari s'encombre d'une multitude de gros rochers, qui semblent un trait d'union entre les kagas des deux rives. Ce sont des blocs énormes, arrondis par les eaux; leurs amas irréguliers forment des barres parallèles qui coupent obliquement le cours de la rivière.

Après plusieurs heures de marche, nous finissons par trouver un arbre qui nous donne une illusion d'ombrage. On s'y arrête, et même on s'y attarde. Car, malgré que les Niellim soient complètement en vue, avec cette

Mais il nous semble tout au moins étrange de rencontrer parmi les Sara autant de groupes dont les désignations patronymiques se rapprochent à un tel point de celles de leurs voisins.

Aussi ne serions-nous pas surpris qu'un jour ou l'autre on trouve des preuves irréfutables pour replacer tous ces Sara dans leurs peuplades originelles : les Dagba avec les Ndokoa ; les Lak avec les Laka, les M'baï avec les Baya. Quant aux autres, ils ne m'empêcheront pas de dormir ; je continuerai à croire que, parmi les Kaba, certains peuvent leur être très proches, d'autres absolument distincts.

Et, pour tranquilliser complètement ma conscience, je me persuaderai que je ne suis pas le seul à n'y voir que du bleu, ou du noir, si vous l'aimez mieux. Avant de pouvoir faire autre chose, les ethnologues ont encore le temps d'exercer leur plume et leur verve.

Mais c'est à l'ouest qu'il faut chercher.

Depuis hier, je travaille à calfater deux pirogues pour pouvoir descendre rapidement le Chari. J'ai eu beau dévaliser le magasin et réquisitionner les vieilles caisses à farine, je n'arrive pas à boucher tous les trous des écumoirs, qui vont me servir d'embarcations.

Si mauvaises qu'elles soient, il faut cependant s'en contenter, car on n'en trouverait pas d'autres. Les indigènes en fabriquent fort peu, faute de beaux bois. Aussi celles qu'ils construisent sont-elles souvent des assemblages de planches mal cousues, entre lesquelles l'eau passe.

Les deux miennes sont pourries, et les clous que j'y enfonce y font autant de petits pertuis. J'en suis quitte

pour installer mes bagages sur des échafaudages de bûches ; quant à moi, je me perche sur un tabouret, les pieds dans l'eau, mais le reste au sec.

A peine parti, ma pirogue embarque tellement qu'un boy et moi sommes obligés de nous relayer à l'écope ; la nuit arrive sans même que je m'en sois aperçu, tant nous sommes absorbés par notre intéressante besogne.

Ce matin, je m'en vais à pied par la rive gauche, en laissant filer la pirogue, qui n'ira pas plus vite que moi. Il y a beaucoup de gibier au pâturage, le long de petits marigots parallèles au fleuve dont ils dépendent. Par endroits, on trouve des quantités surprenantes de crotins de rhinocéros, sur lesquels je remarque d'innombrables tsé-tsés. Je n'ai pu me rendre compte de ce qu'elles viennent y faire. Mais c'est en contradiction avec les assertions de Foa prétendant qu'elles s'éloignent à l'odeur des excréments.

Nous avons fait fuir des gens, en train de préparer des lougans dans des friches.

Retourné aux pirogues lorsque la chaleur est devenue trop forte, je prends place à nouveau dans mon bain de pied flottant. Mais la situation est devenue grave : nous sommes menacés de couler bas. Il faut s'arrêter et chercher de l'argile pour mastiquer intérieurement les fentes.

Cet expédient nous procure un peu de répit, dont mes passagers profitent pour me faire mille misères. J'ai, en effet, embarqué avec moi « La Ferme », « La Jambe », ma genette et mon chat. Mes deux golos martyrisent les poules enfermées dans un couffin et taquinent « Poison », le chat, attaché à une ficelle en raison de son caractère maussade. Pendant que « La Ferme » me vole

ma pipe, « La Jambe », ne se sentant plus de joie, m'arrose la tête. Mais ils sont tous les deux si drôles que je n'ai pas le courage de gronder.

Nous nous sommes arrêtés aux premiers bancs de cailloux, vers six heures, pour pouvoir nous mettre un peu au sec avant de nous coucher.

Après avoir navigué parmi les roches, jusqu'à l'endroit où le Chari redevient libre, je me suis fait débarquer pour faire un tour sur la rive droite. La berge est couverte d'une brousse d'acacias et de faux jujubiers, au travers de laquelle on circule sans trop de peine. Le sol est tapissé d'herbe verte ; la rosée, qui la couvre de gouttelettes ténues, lui donne un aspect tomenteux, reluisant comme du velours d'argent : les passées fraîches d'animaux s'y détachent en sombre et sont belles à voir. Dans le nombre, je choisis des pistes de buffles. En les suivant, nous trouvons le cadavre d'un jeune faon, mort hier au plus tard des suites de ses blessures : un fauve l'a manqué, lui enlevant seulement une fesse ; la bête est venue jusqu'ici mourir, épuisée par l'hémorragie.

Pendant que nous l'examinons, deux phacochères déboulent à la charge ; j'en tire un ; il roule, mais repart. Nous le suivons au sang. Génaga, qui marche devant moi, à une trentaine de mètres, se replie tout à coup, gris de frayeur. Il m'indique du doigt une masse sombre et me dit à mi-voix : « Ne tire pas, docteur, f..... le camp. » C'est un rhinocéros, et un beau. Nous sommes à contre-vent : je m'avance à quatre pattes jusqu'à une quinzaine de pas pour être sûr de mon coup. Autour de moi, pas d'abri : pas d'arbre, sauf des broussailles épineuses ; pas même une termitière pour me dissimuler. Trois feuilles d'un petit palmier me cachent

tant bien que mal. Je tire... et la bête tombe en faisant un grand bruit.

Alors seulement je comprends pourquoi Génaga ne voulait pas que j'y aille. J'ai mis par terre la femelle, mais le mâle est là. Je ne l'avais pas vu. Et le voilà furieux, qui tourne en faisant voler les touffes d'herbe autour de sa femelle râlant. Malheur ! la voici qui se relève. Je les vois tous les deux face à moi : ils labourent le sol à coups de pattes et de cornes, dressent leur nez en l'air, cet horrible nez qui s'agite ; ils reniflent, ronflent, soufflent ; la femelle envoie des jets de sang, dont des gouttelettes m'éclaboussent. Je pourrais bien tirer ; mais je n'ai pas eu le temps de refermer ma carabine, et maintenant j'ai peur. J'ai peur que le bruit ne leur indique ma place. Je suis à contre-vent, ils ne me sentent pas bien, et j'ai l'immobilité du marbre. Combien ce cauchemar a-t-il duré, je l'ignore ; toujours est-il que les deux monstres, brusquement lancés au triple galop, sont passés à moins d'un mètre de moi, filant en droite ligne, comme des boulets, sans souci des obstacles. J'ai senti le vent de leur course...

La femelle n'a pas été loin ; elle s'est abattue morte à deux cents mètres de là. Le mâle a continué, et je n'ai pas eu l'envie de le poursuivre.

Pour retrouver mes boys, autre histoire. J'ai beau appeler, personne ne vient. J'ai fini par les découvrir, aplatis tous les deux dans le fond d'une rigole. Ils avaient eu encore plus d'émotion que moi. Mais je serai désormais plus sage ; car c'est, au fond, bien ridicule de risquer sa peau à la légère, sur une cartouche qui peut manquer son but. Une autre fois, j'écouterai davantage l'expérience des nègres, et, pour attaquer le rhinocéros, je me préoccuperais d'abord de m'assurer un abri.

Ceux qui n'ont jamais eu de ces émotions-là ont de

la marge pour faire la critique ; mais ils ne connaissent pas le prix de la prudence justifiée.

Nous avons naturellement perdu beaucoup de temps ; nous aurons du mal à rattraper les pirogues. Il est onze heures ; le soleil nous rôtit tout vifs. La marche est pénible, et je n'avance guère vite. Vers deux heures, nous avons heureusement aperçu des piroguiers qui remontaient le Chari. Sur la promesse de quelques perles, ils ont consenti à me redescendre jusqu'à mon convoi, où nous n'arrivons qu'à quatre heures. « La Ferme » et « La Jambe » m'ont témoigné leur joie par une avalanche de cabrioles, qui se sont terminées juste dans l'omelette dont j'allais me régaler. Nous l'avons partagée en frères.

Nous avons croisé le convoi de Dujour, qui remonte prendre le commandement à Fort-Archambault.

Arrivés aux Niellim très tard.

Des lions ont rôdé cette nuit autour du bivouac.

J'ai profité de mon passage pour aller chercher des crânes de Banda sur le lieu du combat. Le Niellim qui m'accompagne voudrait absolument me conduire voir la croix, qui, pour lui, est la chose curieuse.

Buisson creux ; j'ai trouvé seulement six crânes de Barma ou d'Arabes. C'est peu ; c'est tout ce qui reste. Les longaus ont repris la terre : leurs sillons l'écorchent. L'herbe verdit, les fleurs poussent : c'est le printemps ici.

Derrière un palmier nain, grimace encore un vieux squelette : à notre approche, un lézard vert se faufile dans le trou du crâne, dont il a fait son logis.

Sur une grosse roche râpeuse, une vieille femme, nonchalamment assise, fume sa pipe et, brandissant une feuille sèche de doum, fait du bruit pour chasser les

tourterelles peintes qui viennent picorer les semis.

Au campement, il fait une chaleur terrible sur le sable qui scintille et rougeoit comme du fer à la forge. L'air surchauffé monte en tourbillons tremblants et brouille tous les contours. Tout vibre. Les rochers des Niellim semblent se perdre au loin. Le paysage a vraiment un grand air : aux flancs de ces arêtes chaotiques de rocs éboulés s'accrochent des arbres rabougris, escaladant les cimes. De grands trous noirs marquent les cavernes dont nous n'apercevons que les gueules. On dirait qu'une montagne énorme s'est effondrée d'un seul coup, sous l'effort d'un déluge ; le cataclysme a balayé toutes les roches légères, ne laissant en place que l'ossature du mont.

Pendant que j'écris, « La Ferme » et « La Jambe », assis sur ma table, mettent en ordre mes papiers. Ils y ajoutent même quelque chose. Je veux me fâcher, mais « La Ferme » me fait « Ahh ! Ahh ! » en remuant les oreilles, en écarquillant ses yeux jaunes et en me montrant les dents : je n'ai qu'à me bien tenir.

Quelle nuit ! Bon Dieu ! Cieux étoilés comme l'étendard de l'oncle Sam ! Ah ! quelle averse !

Je ne sais au juste à quelle heure elle a commencé : entre dix heures et minuit. Je me suis levé ; j'ai vérifié mes piquets de tente, les amarres des pirogues, la bâche des bagages, et me suis recouché.

Patatras ! Pif ! Paf ! Boum ! Plan ! Flac !!! C'est la tornade ; me voici enlevé, retourné, roulé, trimbalé avec tente, moustiquaire, fusils, malles, pliant, etc., etc. Bref, je me retrouve presque nu, enfoui sous un monceau de toutes sortes de choses, au milieu d'une flaque d'eau. Je hurle, j'appelle. A travers le fracas du tonnerre,